



Compte-rendu du débat sur l'école du collège de Sully-sur-Loire mercredi 26 novembre 2003

Une bonne trentaine de participants est venue prendre part, mercredi 26 novembre dernier, à la session du débat national sur l'avenir de l'école organisée par le collège de Sully. L'assistance était essentiellement composée de professeurs, de personnels de l'Education nationale et d'une petite poignée de parents.

L'animation du débat a été orchestrée par deux professeurs, Olivier Lumbroso (professeur de Lettres) et Bernard Daubigny (professeur de Technologie), un représentant des parents d'élève - monsieur Coustham, et par Virginie Le Bret, journaliste.

Contrairement aux autres établissements qui répartissaient le débat sur deux demi-journées séparées, le collège de Sully a opté pour une journée entière de réflexion.

Parmi les vingt-deux thèmes proposés, les deux retenus furent :

- ↳ Comment l'école doit-elle s'adapter à la diversité des élèves ?
- ↳ Comment motiver et faire travailler efficacement les élèves ?

Après quelques mots d'introduction et de présentation globale du Débat national sur l'avenir de l'école, les deux questions précitées ont été détaillées dans leur énoncé ainsi que les problématiques soulevées.

I - Comment l'école doit-elle s'adapter à la diversité des élèves ?

Bernard Daubigny a commencé par dresser un bref tableau du système scolaire. Dans les années 60-70, alors que l'école primaire accueillait tous les élèves, seule une partie des écoliers devenait des collégiens et obtenait leur certificat d'étude. Ceux qui n'entraient pas au collège entraient dans la vie active et connaissaient la formation continue en entreprise. Les collégiens, quant à eux, suivaient un enseignement uniforme qui les menait pour la plupart au lycée.

Entre 1975 et 1985, est né le collège unique qui accueille tous les élèves venus du primaire. Différentes filières sont proposées : les classes générales et celles dites de transition. La voie générale mène via la troisième au lycée, au LEP ou à la vie active. Quant aux 6^{ème} et 5^{ème} de transition elles débouchent sur le LEP, la 4^{ème} pratique ou l'apprentissage.

Aujourd'hui, tous les élèves arrivent en 6^{ème} entre 10 et 12 ans et suivent en grande majorité une scolarité identique, seuls quelques uns qui se retrouvent en 4^{ème} AES ou en 3^{ème} d'insertion.

Comme aujourd'hui l'orientation ne survient qu'en fin de troisième, le collège doit prendre en charge une très grande diversité d'élèves qui fait naître de nombreuses difficultés. Le tout est d'isoler les diversités qui génèrent ces difficultés afin d'élaborer des solutions qui permettent à chaque élève de trouver son compte et de s'épanouir au collège. L'intégration de ces personnes très différentes doit-elle passer par la constitution de filières, la mise en place d'options, la poursuite des itinéraires de découvertes, la constitution réfléchie de classes ou encore l'établissement de l'alternance au collège ?

On notera quelques remarques venues de la salle :

- On doit gérer des élèves en échec tout en préparant les bons pour aller au lycée, il faut trouver des solutions pour gérer cette hétérogénéité sans toutefois revenir à des classes de niveau.
- Ne pourrait-on pas envisager un dédoublement des classes pour certains cours ? avec certains groupes on irait plus loin alors qu'avec d'autres on ferait du rattrapage et de la consolidation.
- Les élèves en grande difficulté allaient au collège de Sully en 4^{ème} AES, cette classe va disparaître, que va-t-on faire de ces élèves, qui sont amenés à se retrouver en 4^{ème} générale, que vont-ils y faire ?
- Un ancien système existait où les élèves en difficultés faisaient en 3 ans leurs années de 6^{ème} et 5^{ème}. Il faudrait repérer ces élèves à l'entrée en 6^{ème}, constituer des classes à effectif réduit (moins d'une vingtaine) et qu'ils fassent à leur rythme, en trois ans, leur 6^{ème} et leur 5^{ème}.

- Est-ce qu'en fonctionnant par objectifs et en s'appuyant sur les évaluations 6^{ème} on ne pourrait pas faire une répartition équitable des élèves dans les classes (1/3 de bons, 1/3 de moyens, 1/3 en difficultés). Ces évaluations devraient d'ailleurs être faites en fin de CM2 (début juin) afin de pouvoir les utiliser pour la formation des classes.
- En 6^{ème}, à l'occasion d'une matière, ne pourrait-on pas envisager que durant deux heures la classe suive ensemble un cours et durant une heure supplémentaire soit établie une classe à objectif qui permette de revoir la syntaxe, la lecture, la numération, selon les lacunes observées au cours des évaluations. Après en cinquième on brasserait tous les élèves.
- Au cours d'une heure de français et de maths, on pourrait répartir les élèves de 6^{ème} en trois groupes de niveau avec la possibilité, à la fin de chaque trimestre de changer de groupe selon l'évolution de chacun.
- Beaucoup d'élèves de 6^{ème} ont des soucis de méthodologie. Il faudrait intégrer à leur emploi du temps une heure de méthodologie qui pourrait être par la suite remplacée par une heure d'étude ou de re-médiation.
- Ne pourrait-on pas jouer sur l'hétérogénéité des élèves d'une classe pour jouer sur l'entraide et la solidarité, par exemple, les bons aidant les autres dans la correction des exercices. Par ailleurs ce serait aussi une manière de casser l'image de l' « intello », ce dernier venant en aide aux plus faibles.
- Lors des heures de permanence, certains élèves pourraient jouer le rôle de tuteur venant en aide aux élèves en difficultés. Ils utiliseraient ainsi de façon positive, le temps libre au collège. Les moins bons se feraient expliquer d'une façon simple les notions exprimées par le professeur qu'ils n'auraient pas comprises.

II - Comment motiver et faire travailler efficacement les élèves ?

C'est à Olivier Lumbroso que revient la tâche d'exposer cette seconde problématique.

On évoque, ici et là, l'ennui des élèves en classe et souvent on entend dire par ceux-ci qu'ils ont trop de travail et souffrent du manque de dialogue, quant aux professeurs ils soulignent leur manque de discipline, de curiosité et de culture. On se trouve donc face à une situation d'échec et de rupture.

Deux approches de l'apprentissage existent afin de dépasser cet antagonisme. L'une dite « constructiviste » qui place l'élève au centre du savoir et suppose *via* une pédagogie de l'invention et du détour, autonomie et épanouissement de l'élève. La seconde énonce le principe qu'il faut d'abord que l'élève acquiert des compétences de bases contraignantes afin de pouvoir accéder au plaisir du travail et à la connaissance.

Les questions sont posées :

- La pédagogie différenciée, serait-elle une réponse ?
- Les IDD avaient le mérite d'innover, mais les élèves en difficultés ne s'y retrouvent pas, quant aux bons, apprennent-ils réellement quelque chose ?
- Le redoublement aide-t-il les élèves, comment savoir s'il sera positif ?
- Quelle aide apporte l'évaluation aux élèves en difficultés qui sont réellement en situation d'échec ? Ne faut-il pas mieux tirer profit des évaluations formatives et formatrices qui permettent à l'élève de mieux comprendre les erreurs de ses raisonnements ?
- L'ennui n'est-il pas spécifique à l'adolescence ou s'ennuient-ils à cause du collège ?
- Quant aux parents, n'ont-ils pas un rôle à jouer dans la motivation de leurs enfants ?

Remarques de la salle.

- Les professeurs, lors de leur cursus de formation ne sont pas préparés à la pédagogie de la motivation, ni à faire face, d'ailleurs aux problèmes rencontrés par l'école aujourd'hui.
- Pour motiver les enfants ne faudrait-il pas donner plus de sens à l'apprentissage ? Par exemple en expliquant l'application dans le concret des notions apprises comme par exemple en maths ou en physique.
- Si l'on a un projet personnel d'orientation, n'est-on pas plus motivé pour travailler les matières utiles au cursus professionnel envisagé ?
- D'une part, les petits du collège ne sont pas à même de choisir un objectif professionnel. D'autre part, les élèves, plus grands qui se consacraient à cet objectif professionnel, automatiquement, en viendraient à négliger certaines matières qu'ils jugeraient peut-être « inutiles ».
- Face à la motivation il y a la notion de l'effort qui n'est plus du tout de mise chez la plupart des élèves. La culture de l'effort étant contrecarrée par le regard des autres élèves qui dévalorise le travail personnel de ceux qui s'investissent sérieusement en cours et à la maison. Souvent ils sont qualifiés de « Bouffons » ou « d'intellos »
- Certains enfants ne font rien en classe et viennent volontairement « à l'abri des regards » au soutien scolaire du soir.
- Les élèves ont besoin qu'on valorise leur travail, tous les systèmes sont apparemment bons et fonctionnent, tels que les points bonus, les carambars en guise de récompenses... Ne pourrait-on pas envisager une remise officielle des diplômes du brevet des collèges en septembre par le principal ?
- Les fiches de suivi sont souhaitées par certains élèves, répondant ainsi à leur besoin de reconnaissance, de dialogue et de règles précises.
- La place et le rôle des parents sont déterminants. Travailler en collaboration avec eux c'est très bien, mais leur donner systématiquement le pouvoir de contestation des punitions, des notes... est-ce vraiment profitable pour l'élève et pour l'image de l'enseignant ?

- Les parents doivent donner du sens à l'école, lui faire confiance. Le respect de l'école est aussi important que le fait d'aider l'enfant à faire son travail. Les parents transmettent à leurs enfants un héritage d'ordre intellectuel qui constitue non seulement un capital culturel mais aussi la source de leur image positive ou négative de l'école.
- En plus, les parents consciemment ou non transmettent à leurs enfants leur vécu de l'école, ce qui influence leur comportement et leur appétence au travail ?
- Quelle est l'image de l'école dans la société ? sa représentation étant très fortement liée aux imaginaires sociaux qui véhiculent des systèmes de valeurs « professeurs paresseux » « fonctionnaires toujours en grève » etc... Les médias, en particulier, renvoient une image de l'école et des enseignants qui d'abord ne reflète pas forcément la réalité des fonctionnements pédagogiques et des problèmes du terrain et ensuite transmet aux élèves, aliénés aux *réality show*, des valeurs fallacieuses qui reposent sur l'argent facile, le succès immédiat et qui se trouvent aux antipodes de l'effort et du mérite.

En conclusion, « il n'y a pas de problèmes sans solutions », à condition que les idées neuves et la motivation des enseignants soient soutenues par des moyens humains et financiers adaptés aux besoins des établissements. Ainsi afin d'opérer les changements nécessaires il faudrait augmenter le nombre des personnels enseignants, améliorer leur formation, opérer des dédoublements de classes, multiplier les surveillants, mettre en place des études dirigées.

Sur le plan pédagogique les évaluations nationales d'entrée en 6^{ème} pourraient être mieux utilisées, notamment afin de cibler au plus près les compétences et les lacunes de chaque élève et ainsi proposer d'autres formes d'organisation des classes. Tout en restant hétérogènes elles pourraient se fonder sur des difficultés communes à un groupe d'élèves donnés : déficit dans le raisonnement logique, carence en méthodologie et apprentissage des leçons etc... Ainsi faite, la classe serait peut-être plus facile à gérer pour l'enseignant, tant du point de vue de la discipline que des objectifs pédagogiques.

Les professeurs auront le mot de la fin en disant :

« Pour résumer nous ignorons ce que pourra être l'impact de notre réflexion à l'échelle nationale. Toutefois, à l'échelle locale du collège de Sully beaucoup de problématiques ont été dégagées, et nous ont permis de confronter nos expériences et nos méthodes d'enseignement. Cette journée a donc été particulièrement fédératrice non seulement pour le corps enseignant mais certainement aussi pour les relations entre les parents et les enseignants, qui demeurent un pivot dans la réussite des enfants. »